

DUPLASTRON

Vous me faites peur !

BEAUVILAIN

Rassurez-vous et dites-moi....

DUPLASTRON, *l'interrompant*.

Elle est musicienne, elle touche du piano !

BEAUVILAIN

Voilà ce que je craignais. Si vous saviez combien j'ai horreur de ça ! j'aime cependant la musique ; mais, lorsque j'en veux entendre, je vais place des Vosges, aux Tuileries, au Palais-Royal, et là j'écoute la musique d'un régiment.—Je m'en vais lorsque j'en ai assez, et je ne suis pas forcé d'entendre soir et matin les turlututus qu'une pimbêche étudie gauchement.

DUPLASTRON

Enfin, elle touche du pia....

BEAUVILAIN, *l'interrompant*

Enfin, enfin, vous n'allez pas me laisser croire que votre fille — à elle toute seule — peut remplacer la musique d'un régiment.

DUPLASTRON

Non, monsieur. Non, certainement non.

BEAUVILAIN

Eh bien ! alors....

DUPLASTRON

Je vous assure, monsieur Beauvilain, que vous me troublez.—Tenez, parlons franchement, les enfants se plaisent, se conviennent, je suis disposé à faire un sacrifice pour le bonheur de ma fille qui ne pense qu'à votre fils depuis cette partie de campagne que nous fîmes il y a deux mois.

BEAUVILAIN

Je crois bien, elle lui faisait des yeux comme un chat au printemps.

DUPLASTRON

Il est certain que monsieur Ernest lui plaît beaucoup !

BEAUVILAIN, *avec résolution*

Voulez-vous que je vous dise la vraie vérité ?—Vous voulez vous débarrasser de votre fille, et vous avez visé mon Er-

nest. Dites-moi au moins combien vous voulez lui donner en la mariant ?

DUPLASTRON

Vous ne m'en laissez pas le loisir.

BEAUVILAIN

Eh bien ! prenez votre temps.... combien lui donnez-vous ?.. allons, combien ? (*Avec découragement, voyant que Duplastron hébété ne répond rien.*) Vous voyez bien que vous êtes impossible. (*S'emportant.*) Après tout, nous ne sommes que des connaissances de café — de trente-cinq ans, il est vrai ; — mais enfin ce n'est pas une raison pour me lâcher votre fille dans les jambes ; — vous me dites : j'ai une demoiselle, faites-en votre bru.

DUPLASTRON

Permettez.

BEAUVILAIN

Laissez-moi donc parler, sac à papier, — on n'entend que vous. (*Reprenant*) J'ai une fille, la voulez vous pour votre fils ! On ne se jette pas ainsi à la tête des gens. — Je ne vous connais pas, sarpejeu ! je ne sais pas si vous avez volé, assassiné ou même fait faillite. — Vous avez une fille. Eh bien ! moi, j'ai un garçon.

DUPLASTRON, *abasourdi*.

Ah ! ça voyons, monsieur Beauvilain, cela va t'il donc continuer ?

BEAUVILAIN

Comment, si cela va continuer ? mais je l'espère bien. — Comment entendez-vous donc traiter les affaires ? — Croyez-vous donc que je vais lâcher mon Ernest dans les bras de la première guenon venue.

DUPLASTRON *abruti*

Vous comparez ma fille à une guenon !.

BEAUVILAIN

Non pas, mais enfin vous conviendrez qu'avec vous on peut perdre patience ! — Voyons, pour la centième fois.... combien donnez-vous ?

DUPLASTRON

Monsieur Beauvilain, avant de vous répondre. je vous demande une minute d'attention pour un cas semblable à celui qui se présente pour nous.

BEAUVILAIN

Voyons le cas.